

Femmes de rêve

Ma créature, ma pelure, ma blonde!

Gabrielle Saint-Yves

Number 96, 2009

Le français au Québec : un trésor à découvrir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Yves, G. (2009). Femmes de rêve : ma créature, ma pelure, ma blonde!
Cap-aux-Diamants, (96), 33–36.

FEMMES DE RÊVE : MA CRÉATURE, MA PELURE, MA BLONDE!

PAR GABRIELLE SAINT-YVES

La manière dont les mots ont véhiculé les stéréotypes féminins à l'époque des glossaires québécois, de la fin du XIX^e siècle au milieu du XX^e, est à mettre en rapport avec les pratiques culturelles et les valeurs patriarcales d'une civilisation à l'orée de son émancipation féminine.

MIROIR, MIROIR...

« Sa blonde pourrait venir avec mon chum parce que je dois accompagner la blonde de ma mère et sa chum de fille au spectacle de Paul McCartney sur les Plaines. » La langue, dans sa variété québécoise d'aujourd'hui, représente un véritable miroir socioculturel, porteuse de symboles et de préjugés, qui tend à s'adapter aux réalités nord-américaines. Elle véhicule des idées anciennes et des valeurs nouvelles provenant des médias, voire de séries télévisées américaines très populaires, par exemple *Beautés désespérées* et *Sexe à New York*. Cette langue a aussi une histoire qui reflète les perceptions qu'on a eues des femmes et qui se révèle à travers des désignations qui ont été utilisées en parlant d'elles et de leur univers.

LES MOTS EN ROSE

Le glossaire, ancêtre du dictionnaire québécois, servira de machine à remonter le temps afin d'identifier le vocabulaire significatif de la représentation de la femme – images et stéréotypes – au tournant du XX^e siècle et jusqu'à l'orée de la Révolution tranquille. C'est un véritable travail d'archéologue qu'il a fallu faire pour dégager, strate par strate, les indices de l'existence d'une culture et d'une identité féminines à travers les lexiques que signent Oscar Dunn, Sylva Clapin, Narcisse-Eutrope Dionne, Adjutor Rivard (et son collaborateur Louis-Philippe Geoffrion), et Alexandre Bélisle, entre 1880 et 1957.

Ces premiers ouvrages de référence sur la langue, qui mettent en évidence la spécificité du langage canadien sans le condamner, occupent une place privilégiée dans l'histoire de la lexicographie québécoise par comparaison avec les nombreux manuels de correction qui ont paru pendant la même période et dont le contenu ne s'éloigne guère de la formule stéréotypée du « Dites/Ne dites pas ». À travers les canadianismes qu'ils enregistrent et illustrent, les auteurs des glossaires, qu'on appellerait « ethnolinguistes » de

nos jours, renseignent sur la façon de vivre et les valeurs sociales de ceux et celles dont ils décrivent la langue.

IMAGINAIRE SOCIAL DE LA FEMME

La femme est d'abord présentée en fonction de son sexe (*feumelle*) et de sa catégorie d'âge. Les désignations pour parler de la jeune femme (*chifon, débutante, jeunesse*) ainsi que de la femme adulte (*Madame, Mame, mère*) sont plutôt neutres, tandis que celles pour désigner la femme plus âgée (*memère, sibine*) appartiennent à un niveau de langue plus marqué. Curieusement, les mots habituels pour désigner les femmes au début du XX^e siècle – *le beau sexe, le sexe, le sexe faible, les personnes de sexe* – sont quasi absents des ouvrages; on les percevait sans doute comme des mots du français général et non comme des canadianismes.



Jeune fille à sa première communion. Fonds Alphéodor-Lachance. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, 2000-3551).



Page couverture de *La Canadienne*. Le magazine du Canada français, vol. VII, n° 5, Gardenvale, août 1923. (Archives de l'auteur).

Sur le plan relationnel, la femme est décrite en fonction de son lien de parenté : à titre de mère (*momam, mouman, sa mère*), de grand-mère (*mémée*) et d'arrière-grand-mère (*grande-grand-mère*). On la dépeint ensuite d'après son statut civil de célibataire (*demouéselle* ou, péjorativement, *boboche* en parlant d'une « vieille fille »), de fiancée (*blonde, satinette*), de femme mariée (*bonne femme, compagne, moitié*) ou encore de veuve. Les exemples qui accompagnent les définitions des mots désignant l'épouse évoquent souvent des images positives soulignant la bonne entente entre les conjoints : « Pourquoi n'avez-vous pas amené votre *pelure*? »

OCCUPATIONS FÉMININES

La division des tâches semble bien rigide dans la société canadienne-française de la fin du XIX^e siècle. Un homme qui s'occupe de travaux de femme de façon trop méticuleuse sera fortement stigmatisé, comme l'illustrent les désignations moqueuses de *menette* et de *colas-fillette*. De

façon générale, les dénominations relatives au travail féminin recouvrent trois champs qui ont en commun la notion de service. Le premier concerne les occupations ménagères (*filie engagère, fille générale, servante générale*); le second, les métiers proprement dits (*brayeuse, buncheuse, modisse*), et le troisième, des activités à caractère communautaire (*maîtresse de pension, pelle-à-feu « sage-femme », maîtresse d'école, nurse et sœur*). À part quelques exceptions, telles que *maîtresse de poste, femme orateur* et *professeuse*, les désignations socioprofessionnelles féminines sont absentes. À lire les glossaires, on serait porté à croire que le *cultivateur* ou *habitant* était le seul à travailler la terre et à s'occuper de l'entreprise familiale. Puisque le travail à la ferme est souvent perçu comme le prolongement des tâches domestiques pour les femmes, on n'éprouve pas le besoin de distinguer leurs occupations ménagères de leurs contributions agricoles.

IDENTITÉ PERSONNELLE

La garde-robe féminine comprend des tenues de ville (*costume*), des vêtements de travail (*garibaldi, matinée*), des vêtements pour se protéger de la pluie et du froid (*circulaire, polka*), de légers foulards (*nuage, nubé*) et des fourrures portées au cou (*victorines*). La *gaine*, la *taille de robe* ou encore le *slip* évoquent des images de femmes soucieuses de leur apparence physique, quelquefois au prix de l'étranglement de la taille en faveur de l'amplification des hanches.



« Mr. Esdras Lemay et M^{lle} Albina Drouin... » Photographie Thibault, 1907. Fonds Alphéador-Lachance. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, 2000-3543).



Page couverture de *La Canadienne*. *Le magazine du Canada français*, vol. III, n° 3. Toronto, mai 1921. (Archives de l'auteur).

On associe certains objets aux tâches effectuées par le sexe féminin, comme dans le cas de *bombe* dont les ménagères se servent pour faire chauffer l'eau. D'autres sont rattachés à l'hygiène féminine (*drapeau* « linge dont se servent les femmes, lors de leurs écoulements menstruels »), à la fonction de mère (*pousse-pousse*) ou encore aux passe-temps féminins (*tricot*). Le trousseau de la *Canadienne* comporte des vêtements et des objets notamment empruntés aux cultures amérindienne, américaine, anglaise et française. L'influence des magazines féminins étrangers peut être inférée par la présence des anglicismes *spencer* (corset), *nun's veiling* (voile) ainsi que *bloumeresses*, qui est un pantalon d'inspiration américaine (*bloomers*), perçu par le clergé antiféministe du début du XX^e siècle comme un symbole dangereux de la revendication du corps et comme l'emblème de la libération des femmes.

IDENTITÉ DE GENRE

L'identité de genre se construit à partir de mots décrivant non seulement la femme comme objet de convoitise : la jeune fille courtisée (*blonde, plume*), puis la femme aimée (*maîtresse, connaissance*), mais aussi comme sujet, soit la jeune fille qui aime à folâtrer et à badiner avec les garçons (*gergaude*). Les expressions imagées pour parler de flirt (*avoir du chemin, coureuse, cupidonner*), de fréquentations amoureuses (*faire de la broche*), de mariage (*faire chaudière ensemble*) et de cohabitation (*s'adopter, se mettre ensemble*) sont définies sans pudeur ni censure. La sexualité féminine suscite la critique quand il est question de mœurs qui ne respectent pas l'idéologie religieuse de l'époque (*bonne-à-rien, dondaine* et *guidoune* « fille de mœurs légères »), ou encore

en parlant d'une fille-mère (*lorette*). On est tout de même surpris de voir la prostitution féminine prise en compte (*botte* « fille de joie », *seiner* « racoler les clients »), de même que l'homosexualité (*bester* « avoir une affection sensible pour une personne de son sexe ») et les attouchements sexuels (*tripoter* « patiner une femme »).

La face cachée du féminin

Tabous	Expressions codées
Accoucher, devenir mère	Acheter; débouler
(...) sur le point d'accoucher	Attendre les sauvages
Aimer les garçons	Avoir du chemin
Faire une fausse couche	Virer en chemin
Corsage opulent	Femme à belle corniche
Décolletage provocant	Avoir le magasin à l'air, être époitraillée
Devenir enceinte	Partir pour la gloire
Être enceinte, femme en état de grossesse	Être de même; être sur le retour
Ménopausée	Virer

La santé et le corps sont à la source de nombreuses créations euphémiques qui servent à contourner des sujets tabous (attributs féminins, maternité, etc., voir le tableau 1). Elles appartiennent au registre familier et sont révélatrices des mœurs conservatrices de l'époque. En parlant de la grossesse, on a recensé les locutions *être sur l'autre bord, être sur le retour, partir pour la famille et partir pour la gloire*. On dit de la femme qui est sur le point d'avoir un enfant qu'elle *attend les sauvages* et, au moment où elle accouche, on a recours aux verbes *acheter, débouler* et *rester malade*. Lorsqu'on devient mère ou père, on *fait un achat* ou bien on *fait emplette*. Quand une femme fait une fausse couche, on dit qu'elle *perd* ou *vire en chemin*. À la ménopause, les images sont plus « amères », car la femme *vire* tout simplement et elle est désormais *hors de marque*. Mais l'enthousiasme reprend, et ce, de façon débordante, lorsque la femme *lâche la queue du chat* en devenant marraine pour la première fois!

Mère et enfants, vers 1920-1930. Fonds Simon-Beaugard. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, 2003-0191).





Mère et enfants.
Vers 1920-1930. Fonds
Simon-Beaugard. (Banque
d'images de Cap-aux-
Diamants, 2003-0866).

ÉMANCIPATION FÉMININE OCCULTÉE

Ces recueils de mots que sont les glossaires sont comparables à de vieux albums de photos remplis de petites scènes de la vie quotidienne, à la fois bucoliques et maternelles. Ils perpétuent une représentation ancienne de la société canadienne-française, ils la mythifient en passant outre les créations qu'a fait naître pourtant, à l'aube du XX^e siècle, *la femme nouvelle*! Il faut savoir en effet que les années 1890 ont vu émerger, dans les cercles des femmes de l'élite, une idéologie qui s'est

exprimée à travers le langage par la féminisation des titres et des fonctions, près de 75 ans avant que les organismes linguistiques ne valident cette démarche. Déjà dans la revue féminine *Le Coin du feu*, publiée de 1893 à 1896 sous la direction de Joséphine Marchand Dandurand, on rencontre quantité de « créations » du type *femme médecin*, *libre-penseuse*, *politicienne*, qui annonçaient les changements à venir plutôt que de rendre compte de la stricte réalité de la vie des femmes de cette époque, ou des locutions comme *femme éclairée*, *femme émancipée*, *femme nouvelle*, qui ont choqué d'illustres représentants du pouvoir mâle (comme Henri Bourassa).

Il faudra attendre les effets de la Révolution tranquille pour voir apparaître, dans les ouvrages de référence, des modèles de femmes, modernes et sportives, vivant dans les grandes villes (*barmaid*, *cascadeuse*, *pompière*). Les dictionnaires québécois des années 1980 livreront de nouveaux messages sociaux où les images de femmes (*auteure*, *docteure*, *professeuse*) seront désormais en contraste avec les représentations traditionnelles et stéréotypées (*créature*, *minouche*, *soigneuse*) qui étaient véhiculées à l'époque des glossaires. Dans la mouvance de la montée du féminisme et du rejet des traditions familiales les plus rigides, on verra apparaître de nouveaux mots et le sémantisme de certaines appellations se modifier. C'est ainsi que la conjointe, la maîtresse ou encore la femme qui partage la vie de votre père sera *sa blonde*, emploi qui est parallèle à celui de *chum*, en parlant de l'homme qu'on aime, mais qui n'est pas obligatoirement son *époux* ou son *coloc*! ♦



**La Société de généalogie de Québec,
vouée à la promotion de la recherche
en généalogie et à l'histoire des ancêtres
depuis 1961.**

Double cliquez sur vos ancêtres!
Recensements 1851-1871-1901
Ville de Québec
cdrom - 25,00\$

Société de généalogie de Québec

Pavillon Louis-Jacques-Casault, local 4266,
Cité universitaire Laval, Sainte-Foy (Qc)
Tél.: (418) 651-9127 + Téléc.: (418) 651-2643
sgq@total.net + www.sgq.qc.ca

Gabrielle Saint-Yves est chargée de cours à l'Université du Québec à Chicoutimi et membre du Trésor de la langue française au Québec.

Pour en savoir plus :

- Louis-Alexandre Bélisle. *Dictionnaire général de la langue française au Canada*. Québec, 1957.
- Sylva Clapin. *Dictionnaire canadien-français*. Montréal - Boston, 1894.
- Narcisse-Eutrope Dionne. *Le parler populaire des Canadiens français*. Québec, 1909.
- Oscar Dunn. *Glossaire franco-canadien*. Québec, 1880.
- Adjutor Rivard et Louis-Philippe Geoffrion. *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, 1930.
- Gabrielle Saint-Yves, « Images de l'identité féminine dans les premiers glossaires », dans *Les dictionnaires de la langue française au Québec*, sous la dir. de Monique C. Cormier et Jean-Claude Boulanger, Les Presses de l'Université de Montréal, 2008, p. 99-133.
- Gabrielle Saint-Yves. « La guerre des genres ». *Gazette des femmes*, Québec, décembre 2008, p. 18-22.